

63. — SIGNE DES TEMPS

Fait nouveau : il se retrouva dans une cellule. Il rit intérieurement et un sourire parut sur ses lèvres. C'était la première fois qu'il faisait une expérience de ce genre — assez affligeante malgré tout. Ses joues étaient bleues et toutes gonflées; une bonne douzaine de fusiliers marins l'avaient assommé à coups de poing; des poings aussi blancs que le blanc du fromage, aussi noirs que le noir des pneus et aussi bruns que le brun des sapotilles mûres... Quelle curieuse sensation de pénétrer ainsi dans cette pièce étroite et d'y être accueilli par ces dix paires d'yeux, des yeux qui clignaient dans la lumière, tombant d'un soupirail grillagé, situé à deux mètres et demi au-dessus du sol.

Voici quels étaient les propriétaires de ces dix paires d'yeux : il y avait trois Hollandais pur sang, des militaires convaincus de corruption; un conducteur de char d'assaut, eurasien, également convaincu de corruption; deux militaires, vaguement chinois, également convaincus de corruption; un jeune indonésien de dix-sept ans, accusé d'avoir passé des armes en contrebande près de la ligne de démarcation³⁰; un jeune indonésien de Bogor accusé d'avoir porté cent grammes d'or sur lui; un jeune homme de Tanah Rendah qui portait les cheveux longs; et un gamin de treize ans, qui restait à l'écart, dans son coin, incarcéré pour quelque cause qu'il ignorait.

L'après-midi passa et la nuit vint avec ses averses. Il faisait froid. La pluie passait à travers le grillage là-haut. Ils s'étaient raconté toutes leurs histoires et, fatigués, ils se laissaient aller maintenant à de muettes réflexions. C'était une cellule de la caserne de la police militaire de Djagamonjét³¹, à Djakarta.

L'un après l'autre, ils s'étaient allongés sur le sol. Seul, Abdul était resté debout. Son sourire avait disparu; de toutes façons, un sourire ne peut guère se prolonger. Les Hollandais et l'Eurasien s'étaient couchés

(30) Après les accords dits de Renville (19 janvier 1948), l'île de Java se trouvait partagée en plusieurs zones, dont certaines relevaient des autorités américaines et les autres des Républicains. Une des « lignes de démarcation » passait assez près de Djakarta, à l'Ouest, car la région de Banten était sous contrôle républicain, alors que le reste du pays soundanais était sous contrôle hollandais.

(31) La caserne de Djagamonjét (mot à mot : « la garde des singes ») se trouvait à proximité du club « Harmoni » et du carrefour de ce nom.

sur leur lit de camp, ainsi que les militaires chinois. Tout était tranquille, si ce n'était de temps à autre, le bruit d'une respiration à peine audible.

Tout d'un coup, leurs pensées et leurs regards se reportèrent vers la porte. Ceux qui étaient couchés, se levèrent, et un M.P. entra, une mitraillette en bandoulière.

« Maliki ! » appela-t-il d'une voix forte.

Le plus jeune des prisonniers se redressa et s'approcha, comme un chien qui a peur du bâton, baissant la tête mais gardant les yeux sur les pieds et les mains de celui qui l'a appelé. Comme tout à l'heure, il n'eut pas un regard pour les autres détenus; rien que de la chair en marche...

« Suis-moi ! » lui dit le M.P. d'un ton brusque.

Ils sortirent; la porte se rabattit violemment et se referma aux verrous. Les prisonniers eurent un soupir de soulagement. Abdul se râcla la gorge; le M.P. n'était pas venu pour lui; il avait une peur terrible qu'on l'appelle, qu'on l'interroge; la plupart du temps en effet, un interrogatoire vous valait des meurtrissures et des bleus. Il n'avait encore jamais eu affaire à la police, qu'elle soit militaire ou civile; et qui plus est, il ignorait la raison pour laquelle il avait été arrêté, molesté, et incarcéré. Apparemment, même un enfant comme Maliki était considéré comme assez grand pour être jeté en prison...

Il laissait errer ses pensées, cherchant à comprendre, supposant, allant d'une possibilité à l'autre. Au dehors, la pluie tombait de plus en plus forte. L'un après l'autre, les détenus étaient retournés se coucher.

Soudain, la porte s'ouvrit à nouveau; le vent du soir s'engouffra; mais Abdul n'y prêta aucune attention; il était terrorisé et absolument incapable de se contrôler. Tous les occupants de la cellule se levèrent et il suivit le mouvement. Un M.P. parut, traînant derrière lui un gamin de douze ans qu'il poussa dans la pièce; le gosse alla se pelotonner dans un coin, celui où s'était tenu Maliki. Il avait l'air solide, et bien en chair; il avait été un peu mouillé par la pluie.

Abdul soupira profondément; ce n'était toujours pas pour lui !

L'enfant resta dans son coin et se roula en boule, une boule de chair, qui respirait. Il n'avait pas de chemise, rien que des culottes noires et sales qui lui tombaient jusqu'aux genoux. Le M.P. s'en alla, claquant de nouveau la porte et la refermant aux verrous.

Tous portèrent leur attention sur la boule de chair. Abdul s'en approcha et plusieurs autres firent comme lui. Seuls deux des Hollandais restèrent sur leur lit de camp.

« Maliki était un gosse, fit remarquer le jeune homme de Bogor, mais celui-ci est encore un bébé ! »

Silence.

« Et plus propre ! » ajouta Abdul brusquement. La pluie diminuait; on entendit au dehors le martèlement des bottes d'une patrouille, lourdes sur l'asphalte de la grand-rue. Puis le bruit des moteurs et le dialogue des klaxons du côté d'Harmoni.

« Pourquoi es-tu ici, mon garçon ? » demanda le conducteur de char accusé de corruption.

L'enfant s'étira sans répondre.

« Il est aussi plus gros, dit le jeune homme de Tanah Rendah.

— Et plus costaud que Maliki, ajouta Abdul.

— Maliki n'a pas d'endroit où aller, fit le gosse en se redressant. Il dort devant les boutiques. Moi, au moins, j'ai une mère.

— Alors, comme ça, tu connais Maliki ? demanda le bel Eurasien accusé de corruption.

— C'est à cause de moi qu'il a été arrêté.

— Alors, ça signifie que tu en as pour dix ans de prison, dit le jeune homme de Bogor pour lui faire peur.

— Dix ans ? répéta le garçon. Quand bien même ce serait à vie, je m'en fous !

— Comment ? Moi, je ne pourrais même pas rester ici un mois et lui se fout d'y rester à vie... J'ai un peu plus de dignité que toi, mon gars ! Qu'est-ce que tu as bien pu faire pour qu'on t'arrête ? »

Nouveau silence.

L'un après l'autre, ils lui posèrent tous la même question, mais le gosse ne répondit pas.

« Un gosse comme ça, dit Abdul en soupirant profondément, Maliki, lui, était tout de même un peu plus grand ! »

L'enfant ne disait toujours rien. Aiguillonnés par la curiosité, ils répétaient leur question, mais toujours en vain. C'était comme si toutes leurs insistances le laissaient froid, froid comme la pluie, au dehors. Il se roula de nouveau sur lui-même, en chien de fusil, se faisant encore plus petit que la première fois.

Son mutisme finissait par lasser et tout le monde s'en alla dormir; certains avaient des lits de camp, les autres devaient s'allonger sur le plancher, dont la saleté donnait des démangeaisons. Il pleuvait à nouveau et l'on n'entendait plus que le bruit de l'eau sur les tuiles. Chacun retourna à ses réflexions et à ses rêves; dans cet espace étroit, l'esprit et le cœur étaient encore libres de s'évader.

Les paupières se fermaient; ceux qui étaient sur le plancher, se grattaient. Soudain, alors qu'on ne s'y attendait plus, l'enfant se mit à parler, assez confusément, et d'une voix imprécise :

« Pendant l'occupation anglaise, j'ai été arrêté par les Turbans³²... » Il se redressa sur son séant et s'adossa lentement contre le mur. Les autres se rapprochèrent et firent cercle. Il enchaîna :

« C'était dans cette cellule où nous sommes. On m'a gardé trois jours. Puis on m'a transféré à la prison de Glodok³³. Ah ! qu'on y était mal nourri... » Il se recoucha et montra le creux de sa main pour indiquer la quantité de riz qu'on lui donnait. « Huit mois ! »

Abdul se râcla la gorge.

(32) C'est-à-dire les soldats indiens qui comptaient au nombre des forces britanniques.

(33) C'est le nom dont on désigne généralement le quartier chinois.

Un après-midi, il flânait avec des camarades de Pasar Baru³⁴; un *bétjak* * chargé de rouleaux de cotonnades était stationné sous un arbre. Pourquoi telle abondance de textiles, alors que eux, allaient en haillons ? Poussés autant par la nécessité que par un désir d'enfants, ils avaient décidé de s'emparer du *bétjak* et de son contenu.

Ce n'avait pas été bien difficile; il avait sauté sur la selle et les autres s'étaient mis à pousser par derrière. Telle était la raison pour laquelle on l'avait arrêté la première fois. On l'avait jeté en prison très simplement, sans l'interroger, sans faire d'enquête. Lorsqu'il en était ressorti, les Turbans étaient partis et les Anglais aussi. C'étaient les Hollandais qui occupaient Djakarta. « Et voilà toute l'histoire », soupira le gamin en guise de conclusion.

« Petit voyou ! » pensa Abdul.

Mais qui fallait-il blâmer ? Il était si jeune, sans la moindre éducation, sans père, sans soutien... Peut-être que durant l'occupation japonaise, il avait déjà mendié; peut-être aussi avait-il eu assez de force d'âme pour éviter d'en venir là. Peut-être avait-il volé; et le vol exige un certain sens de la responsabilité, qu'on en ait conscience ou non, une sorte de responsabilité aveugle à l'égard de ses propres actes...

L'époque japonaise avait été une époque de désordre, une période d'occupation, donc d'immoralité. Il ne manquait pas alors de gens décidés à sacrifier leurs semblables. Et tout cela avait laissé des marques sur cette petite âme qui cherchait encore à se former. Une mauvaise action est-elle encore mauvaise, à une époque où le crime submerge le monde ?

A peine relâché, le gamin avait dû s'ingénier à trouver les moyens d'écartier la mort. Il lui avait fallu assumer des tâches qui dans une société normale n'incombent généralement qu'aux hommes faits. Il travaillait au port, ce qui lui avait valu ce corps robuste.

Domage, pensa Abdul, qu'il n'ait pas eu la possibilité de vivre la vie à laquelle les enfants ont droit. Il avait à peine douze ans, et on le considérait déjà comme un adulte; la société lui avait bien subtilisé six années ! Il est toujours difficile de gagner sa vie; à plus forte raison, quand on est un gamin de cet âge... Le résultat était qu'il ne se sentait pas triste et ne regrettait aucunement d'avoir été jeté en prison. « Même si ce devait être à vie », avait-il lancé, comme un défi, un défi dans son cerveau de gosse, encore mineur, et déjà adulte.

Cette fois-ci, il avait encore été arrêté pour vol. Allongé sur le dos, il continuait son histoire, et tous l'écoutaient avec une grande attention. Une histoire d'enfant sans queue ni tête, mais aisée à suivre néanmoins; il n'avait pas encore eu le temps de passer maître dans l'art du mensonge. Il se promenait donc avec un de ses camarades, du côté de Harmoni. Un cabriolet décapotable était arrêté au bord du trottoir, avec un sac à main déposé sur le siège. Ils s'en étaient emparés; il était huit heures du soir; le propriétaire n'était pas dans les parages;

(34) Ou « Nouveau marché », un des principaux quartiers commerçants de Djakarta.

il prenait sans doute quelque chose aux « Galeries »³⁵. Les deux gosses s'étaient enfui en direction du canal, et avaient ouvert la fermeture-éclair du sac; une bordée d'injures! il ne contenait que des papiers.

Un bruit de pas derrière eux; on les avait poursuivis; ils décampèrent, abandonnant le sac dans le canal. Dans le clair de lune, ils avaient encore eu le temps de voir le sac flotter à la surface.

C'était de là qu'étaient venus les malheurs de Maliki. Il était en train de se baigner dans le canal, et on l'avait attrapé; sans qu'il eût été au courant de rien.

Les dix détenus éclatèrent de rire, tous à la fois. Certains riaient très fort, d'autres plus discrètement. Le gosse, surpris, se tut, puis soupira et se coucha de nouveau en chien de fusil.

« Dommage, gémit-il, le sac était magnifique! Rien que la fermeture-éclair valait bien douze roupies...

— Petit voyou! » coupa l'Eurasien corrompu. Et il ajouta en riant : « Quand il sera un peu plus vieux, il sera formidable! » Et le récit du gosse en resta là. Tout le monde s'en retourna se coucher et le gamin ronfla bientôt. Ils s'endormirent l'un après l'autre, habitués qu'ils étaient à l'atmosphère de la cellule. Seul Abdul ne trouvait pas le sommeil; il resta longtemps les yeux ouverts.

La nuit avançait. Le crépitement de la pluie sur le toit s'était tu. C'était une nuit sereine, que ne troublaient que par moments le ronflement d'une voiture passant devant la caserne et Harmoni, ou le pas cadencé d'une patrouille au dehors. A l'intérieur, la respiration des dormeurs était régulière. Seul Abdul, malgré ses yeux déjà lourds de sommeil, gardait l'esprit encore vif; il pensait à des choses lointaines, très lointaines. Cette fois-ci ce n'était pas à la jeune fille qu'il aimait en secret, ce n'était pas à sa famille, ni aux M.P. et à l'interrogatoire qu'ils lui avaient fait subir cet après-midi. Il pensait aux milliers de petits enfants qui rôdaient par toutes les rues de la capitale, dans toute la région spéciale de Djakarta, dans tout l'île de Java, dans toutes les îles d'Indonésie. Ils étaient escortés par la Faim, partout où ce puissant génie voulait bien les conduire; et s'ils avaient tant soit peu de courage, pourquoi ne se décideraient-ils pas à voler? Victimes du temps! Éducation manquée! Des victimes et encore des victimes! Peut-être que, comme ce petit prisonnier-ci, ces enfants n'avaient connu que des difficultés, depuis l'âge où ils avaient appris à marcher. Et qu'il en soit conscient ou non, tout être humain a le devoir de survivre. Il se peut que du temps des Hollandais ou des Japonais, ils aient déjà perdu leur père et leur mère, et même toute leur famille. Peut-être les avaient-ils perdus au moment où la révolution avait éclaté. Quand la guerre éclate c'est une ère maudite qui commence...

Abdul s'allongea et s'étira un moment.

(35) Un café qui se trouvait à proximité du carrefour.

Leurs pères sont peut-être morts en servant comme *romusha*³⁶. Peut-être aussi qu'ils sont les fils de soldats de la République, tombés au champ d'honneur.

D'un geste douloureux, Abdul se tâta les deux joues; les maxillaires lui faisaient mal; on aurait dit qu'ils avaient enflé davantage.

« Et n'étaient-ce pas ces enfants qui porteraient un jour la responsabilité du pays ? »

Finalement, il parvint à s'endormir...

(36) Travailleurs de force, recrutés par les Japonais et déportés dans d'autres régions d'Asie du Sud-Est (cf. ci-dessus, texte 57, p. 510, note 11).



XLIII. — TRISNOJUWONO

Trisnojuwono est né à Djogdjakarta (Java central), le 12 novembre 1926. Durant la Révolution, il prend une part active aux combats, à travers tout Java; il est arrêté par les Hollandais mais parvient à s'échapper de la prison d'Ambarawa où on l'avait enfermé. En 1950, il vient à Djakarta et entre dans l'armée (parachutiste). Il y reste jusqu'en 1954, date où il est libéré avec le grade de sergent-major. C'est en 1950 qu'il commence à écrire, d'abord des poèmes, puis des nouvelles qui ne paraîtront dans les revues littéraires qu'à partir de 1955. Il obtient le prix de la revue *Kisah* en 1956 et, en 1960, celui de l'Institut pour la culture nationale. Après avoir quitté l'armée, il se tourne vers le journalisme et écrit actuellement (1967) des reportages pour un quotidien de Bandung, « La pensée populaire », *Pikiran rakyat*.

Beaucoup de ses nouvelles sont inspirées par la double expérience qu'il a eue de la Révolution et du métier militaire. Citons, comme principaux recueils : « Des hommes et de la poudre », *Laki-laki dan mesiu* (Pembangunan, Djakarta, 1977; rééd. 1962); « Vent marin », *Angin laut* (Pembangunan, 1958); « Sur le champ de bataille », *Dimédan perang* (Nusantara, Bukittinggi-Djakarta, 1962); « Histoires révolutionnaires », *Kisah-kisah Revolusi* (Sapta, Bandung, 1965). Ajoutons encore deux romans : « Lune de miel », *Bulan madu* (Nusantara, 1962, 103 p.) et « Enceinte barbelée », *Pagar kawat berduri* (1^{re} version, Sulindo, 1961; 2^e version, Djambatan, Djakarta, 1963). Plusieurs autres romans sont parus en feuilleton dans des journaux comme *Suluh Indonésia* et *Angkatan Bersendjata* (le journal des forces armées).

La nouvelle retenue ici, *Di ibu kota*, est parue en 1962 dans le recueil « Sur le champ de bataille », pp. 57 à 62. La guerre est finie, mais l'auteur retrouve dans une rue de Djakarta, le bourreau qui jadis l'a eu en son pouvoir¹...

(1) Mis au courant par M^{me} W. Arifin, de notre intention de traduire ce texte, l'auteur a bien voulu nous faire parvenir, par son intermédiaire, un manuscrit dactylographié de la nouvelle et une petite notice bio-bibliographique, qui nous a permis d'être plus complet et de rectifier certaines erreurs en ce qui concerne notamment sa date de naissance, qui est indiquée, comme étant le 5 décembre 1929, au dos de la jaquette de *Laki-laki dan mesiu*, 2^e éd., 1962. Qu'ils en soient l'un et l'autre vivement remerciés ici.

